

leurs canots, chargés de gibiers. Tout est propre à flatter notre curiosité. Je ne vous parlerai point de leurs modestes demeures où l'on ne voit ni meubles ni porcelaines ; je ne vous dirai pas non plus que leurs chants et leurs danses vous feroient rire de bon cœur ; que leurs habits sont aussi bizarres que leurs manières. Tout cela serait inutile ; on conçoit bien qu'il doit en être ainsi chez un peuple qui vit dans toute la simplicité de la nature. Mais voici un trait qui va sans doute vous surprendre : c'est que ces hommes aiment passionnément la fumée. Ils ont une certaine plante que nous ne connaissons pas ; après l'avoir fait sécher au soleil, ils la mettent dans de petits sacs qu'ils suspendent à leur cou ; et à chaque instant ils prennent de cette plante, la réduisent en poudre et la mettent dans de petits cornets ; ensuite ils en approchent un charbon, et au moyen d'un petit tuyau, ils se remplissent le corps de fumée de telle sorte, et c'est ce qu'il y a de plus curieux, que vous les voyez ainsi vomir par les narines et par la bouche des tourbillons de fumée. L'histoire de Cacus n'est presque plus incroyable. J'ai voulu avaler de cette fumée ; elle est si chaude qu'elle pique comme du poivre. L'usage d'une telle plante, disent nos sauvages, leur rend le corps chaud pendant l'hiver.

N'allez pas croire que ces hommes dont les coutumes et les manières sont si différentes des nôtres, n'inspirent que le mépris ou le dédain. On ne remarque pas en eux cette rudesse de caractère qu'on leur suppose. Ils savent nous plaire ; leur visage a un air de gaieté, de douceur et de naïveté qui charme. Quant à moi, mon cher Eugène, vous allez peut-être rire de pitié, mais lorsque je les vois au milieu des danses de la soirée, s'abandonner aux transports de cette joie franche et naïve que nous ne connaissons pas, je prise fort leur manière de vivre ; et je voudrais alors secouer un peu de cette civilisation qui enchaîne la belle nature, altère nos plaisirs et nous rend véritables esclaves.

Mais laissons-là mes idées folâtres. Voulez-vous quelque chose de plus sérieux ? en voici :

Ces peuplades heureuses qu'on appelle si improprement barbares ont pour nous une très-grande vénération. Elles nous regardent comme des êtres surnaturels ; et plusieurs même cédant à l'empire d'un zèle religieux, ont voulu rendre à notre illustre chef un hommage qui n'est dû qu'à la divinité : Cependant leur chef Domagaya ne voit pas sans inquiétude notre séjour en sa bourgade ; il met tout

en usage pour nous empêcher d'aller plus loin. A ce sujet, je ne puis résister à la tentation de raconter une de leurs ruses ; vous la trouverez sans doute assez plaisante.

Jacques Cartier n'avait remonter le fleuve jusqu'à Hochelaga. Les deux sauvages qu'il a conduits en France à son premier voyage, Taigumagny et Domagaya, devaient diriger sa route. Mais à cette nouvelle, Domagaya fut venir secrètement les deux guides, leur fait voir l'importance qu'il y a de ne point montrer à ces étrangers la beauté et les avantages du pays, et obtient d'eux la promesse de ne point nous conduire. La difficulté était de ne par nous donner un refus irritant. Voici comment ils s'y prennent. Ils choisissent trois sauvages, les plus robustes, les plus laids de la bourgade, et les habillent de la manière la plus originale et vraiment ingénieuse. Ils les revêtent de peaux de chiens, et leur barbouillent le visage de charbon ; avec cela, d'énormes plumes aux diverses couleurs, des queues de caribou traînantes, les cornes d'orignal, bref, de vrais diables. Après s'être entendu ensemble pour bien jouer leur rôle, ces trois sires encornés sont placés dans un canot sauvage.

Alors Domagaya et Taigumagny, après avoir reçu les instructions de Domagaya, se tiennent sur le bord de la rivière. Le capitaine leur demande s'ils veulent une chaloupe pour venir à bord selon leur coutume. "Nenni répond Domagaya ; pas à présent, mais tantôt." Presqu'assitôt nous apercevons en bateau les trois diables. Chacun de nous éclata de rire à leur étrange aspect. Ils passent près des vaisseaux, en détournant la tête, les mains élevées vers le ciel, et nous lançant maintes predictions. Ensuite ils poussent droit au rivage et se couchent dans leur canot. De jeunes sauvages accourent ; ils prennent la barque sur leurs épaules et la transportent dans la forêt.

Une demi-heure ne s'était pas encore écoulée que nous voyons Taigumagny et Domagaya sortir du bois en poussant de grands cris, et s'avancer au rivage en faisant forces grimaces, force démonstrations de tout genre. Ils s'arrêtent sur le bord de la rivière ; et Taigumagny, levant les yeux au ciel, s'écrie : " Jésus ! Jésus ! Jésus ! " Puis Domagaya, la main sur la poitrine et regardant aussi les cieux, s'écrie comme son compagnon : " Jésus ! Maria ! Jacques-Cartier ! "

Du haut des navires, nous contemplons avec surprise cette scène burlesque. Le pilote leur crie : " Qu'est-il arrivé ? de

bonnes nouvelles ? " " Nenni est-il bon. Et qu'avez-vous donc vu ? " Enfin, après avoir encore pleuré, soupiré, hurlé, ils reprennent leurs sens et nous disent : Le grand Cudonagay a parlé à Hochelaga. Les ministres sont là dans la forêt. Il les a envoyés avec ces mots : " Allez dire à l'homme blanc de ne pas aller plus loin, s'il ne veut pas mourir. Les glaces d'Hochelaga briseront ses grands canots, et le fleuve les avalera ! " Voilà ce que le grand Cudonagay annonce à toi. Eh bien, repartit le pilote, dites que Cudonagay est un fou, et que s'il y a de la glace, Jésus nous sauvera bien."

J'aurais encore plusieurs autres petites anecdotes à vous raconter ; je le ferai dans d'autres lettres. Vous ne recevrez celle-ci que dans deux ou trois mois ; songez que je vous écris à plus de mille lieues de distance. Adieu, mon cher Eugène. Ah ! que je serais heureux si vous laissiez le collège pour partager le sort de votre fidèle et affectueux ami.

L. G.

L'ABEILLE.

" Forsan et hinc olim meminisse juvabit. "

QUÉBEC. 22 FÉVRIER 1861.

L'HON. D. B. VIGER.

La ville de Montréal a vu s'éteindre doucement, il y a mercredi huit jours, un homme qui emporte avec lui dans la tombe les regrets de tous les Canadiens-Français. L'hon. D. B. Viger était né en 1775 ; il fit ses études au collège de Montréal, embrassa bientôt la carrière politique, et suivit le drapeau du premier Papineau. En 1809, il entra à l'Assemblée Législative comme membre pour la ville de Montréal, et y demeura, sauf une interruption de quelques années, jusqu'en 1830 ; il s'y montra des plus zélés pour la conservation de notre langue, de nos institutions, et de nos lois. En 1830, il fut nommé au conseil Législatif, et deux fois on le chargea de porter en Angleterre les griefs des Canadiens. En 1837, il se vit jeter en prison par ordre du gouverneur Prévozt ; on fut obligé de l'en retirer quelque temps après comme malgré lui, car il demandait fortement qu'on lui fit son procès. En 41, il entra de nouveau à l'Assemblée Législative, forma en 43 l'Administration Viger-Draper qui dura jusqu'en 46, fut nommé de nouveau au Conseil Législatif en 48, où son siège ne fut déclaré vacant qu'en 58. Ce fut la fin de sa carrière politique ; mais encore dans sa retraite à Montréal, il songea toujours aux intérêts de son pays.